

SEANCE N°4 : Comment Lorenzaccio s'y prend pour réaliser son projet ?

Etape 1

Acte I, scène 4

VALORI — Monseigneur, c'est pousser trop loin les choses. Une épée tirée en présence de Votre Altesse est un crime punissable dans l'intérieur du palais.

LE DUC — Qui parle ici, quand je parle?

VALORI — Votre Altesse ne peut avoir eu autre dessein que celui de s'égayer un instant, et sire Maurice lui-même n'a point agi dans une autre pensée.

LE DUC — Et vous ne voyez pas que je plaisante encore ? Qui diable pense ici à une affaire sérieuse? Regardez Renzo, je vous en prie ; ses genoux tremblent, il serait devenu pâle, s'il pouvait le devenir. Quelle contenance, juste Dieu ! je crois qu'il va tomber. (*Lorenzo chancelle ; il s'appuie sur la balustrade et glisse à terre tout d'un coup.*)

LE DUC, *riant aux éclats* — Quand je vous le disais ! personne ne le sait mieux que moi ; la seule vue d'une épée le fait trouver mal. Allons! chère Lorenzetta, fais-toi emporter chez ta mère. (*Les pages relèvent Lorenzo.*)

Acte II, scène 4

LORENZO — Une autre fois, mignon -- à l'heure qu'il est je n'ai pas de temps à perdre -- il faut que j'aille chez le Strozzi.

LE DUC — Quoi ! chez ce vieux fou ?

LORENZO — Oui, chez ce vieux misérable, chez cet infâme. Il paraît qu'il ne peut se guérir de cette singulière lubie d'ouvrir sa bourse à toutes ces viles créatures qu'on nomme bannis, et que ces meurt-de-faim se réunissent chez lui tous les jours, avant de mettre leurs souliers et de prendre leurs bâtons. Maintenant, mon projet est d'aller au plus vite manger le dîner de ce vieux gibier de potence, et de lui renouveler l'assurance de ma cordiale amitié. J'aurai ce soir quelque bonne histoire à vous conter, quelque charmante petite fredaine qui pourra faire lever de bonne heure demain matin quelques-unes de toutes ces canailles.

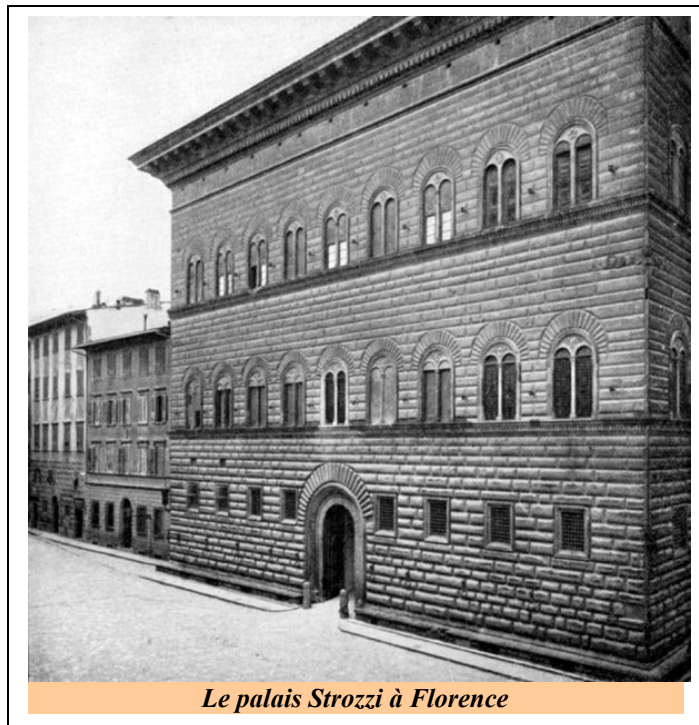
LE DUC — Que je suis heureux de t'avoir, mignon ! J'avoue que je ne comprends pas comment ils te reçoivent.

LORENZO — Bon ! Si vous saviez comme cela est aisé de mentir impudemment au nez d'un butor ! Cela prouve bien que vous n'avez jamais essayé.

Acte II, Scène 6

Au palais du Duc. Le duc, à demi nu, TEBALDEO faisant son portrait. Giomo joue de la guitare.

LORENZO — Cela avance-t-il ? Êtes-vous content de mon protégé ? (*il prend la cotte de mailles du duc sur le sofa.*) Vous avez là une jolie cotte de mailles, mignon! Mais cela doit être bien chaud.



Le palais Strozzi à Florence

LE DUC — En vérité, si elle me gênait, je n'en porterais pas. Mais c'est du fil d'acier ; la lime la plus aiguë n'en pourrait ronger une maille, et en même temps c'est léger comme de la soie. Il n'y a peut-être pas la pareille dans toute l'Europe ; aussi je ne la quitte guère, jamais, pour mieux dire.

LORENZO — C'est très léger, mais très solide. Croyez-vous cela à l'épreuve du stylet ?

LE DUC — Assurément.

LORENZO — Au fait, j'y réfléchis à présent, vous la portez toujours sous votre pourpoint. L'autre jour, à la chasse, j'étais en croupe derrière vous, et en vous tenant à bras-le-corps, je la sentais très bien. C'est une prudente habitude.

LE DUC — Ce n'est pas que je me défie de personne ; comme tu dis, c'est une habitude - pure habitude de soldat.

LORENZO — Votre habit est magnifique. Quel parfum que ces gants! Pourquoi donc posez-vous à moitié nu? Cette cotte de mailles aurait fait son effet dans votre portrait; vous avez eu tort de la quitter.

LE DUC — C'est le peintre qui l'a voulu. Cela vaut toujours mieux, d'ailleurs, de poser le col découvert ; regarde les antiques.

LORENZO — Où diable est ma guitare ? Il faut que je lasse un second dessus à Giomo. (*il sort.*)

TEBALDEO — Altesse, je n'en ferai pas davantage aujourd'hui.

GIOMO, *à la fenêtre* — Que fait donc Lorenzo ? Le voilà en contemplation devant le puits qui est au milieu du jardin : ce n'est pas là, il me semble, qu'il devrait chercher sa guitare.

LE DUC — Donne-moi mes habits. Où est donc ma cotte de mailles ?

GIOMO — Je ne la trouve pas, j'ai beau chercher, elle s'est envolée.

LE DUC — Renzino la tenait il n'y a pas cinq minutes ; il l'aura jetée dans un coin en s'en allant, selon sa louable coutume de paresseux.

GIOMO — Cela est incroyable ; pas plus de cotte de mailles que sur ma main.



Acte III, Scène 1

La chambre à coucher de Lorenzo. Lorenzo, Scoronconcolo, faisant des armes.

SCORONCONCOLO — Maître, as-tu assez du jeu?

LORENZO — Non, crie plus fort. Tiens, pare celle-ci ! tiens, meurs ! tiens, misérable !

SCORONCONCOLO — A l'assassin ! On me tue ! On me coupe la gorge !

LORENZO — Meurs ! meurs ! meurs ! Frappe donc du pied.

SCORONCONCOLO — A moi, mes archers ! au secours ! on me tue ! Lorenzo de l'enfer !

LORENZO — Meurs, Infâme ! je te saignerai, pourceau, je te saignerai ! Au cœur, au cœur ! il est éventré. -- Crie donc, frappe donc, tue donc ! Ouvre-lui les entrailles ! Coupons-le par morceaux, et mangeons, mangeons ! J'en ai jusqu'au coude. Fouille dans la gorge, roule-le, roule ! Mordons, mordons, et mangeons ! (*Il tombe épuisé.*)

SCORONCONCOLO — (*S'essuyant le front.*) Tu as inventé un rude jeu, maître, et tu y vas en vrai tigre ; mille millions de tonnerre ! tu rugis comme une caverne pleine de panthères et de lions.

LORENZO — Ô jour de Sang, jour de mes noces ! Ô soleil ! soleil ! il y a assez longtemps que tu es sec comme le plomb ; tu

te meurs de soif, soleil ! son sang t'enivrera. Ô ma vengeance ! qu'il y a longtemps que tes ongles poussent ! Ô dents d'Ugolin ! il vous faut le crâne, le Crâne ! [...]

LORENZO — Tu as deviné mon mal -- j'ai un ennemi. Mais pour lui je ne me servirai pas d'une épée qui ait servi pour d'autres. Celle qui le tuera n'aura ici-bas qu'un baptême ; elle gardera son nom.

SCORONCONCOLO — Quel est le nom de l'homme ?

LORENZO — Qu'importe ? m'es-tu dévoué ?

SCORONCONCOLO — Pour toi, je remettrais le Christ en croix.

LORENZO — Je te le dis, en confidence, -- je ferai le coup dans cette chambre ; et c'est précisément pour que mes chers voisins ne s'en étonnent pas que je les accoutume à ce bruit de tous les jours. Ecoute bien, et ne te trompe pas. Si je l'abats du premier coup, ne t'avise pas de le toucher. Mais je ne suis pas plus gros qu'une puce, et c'est un sanglier. S'il se défend, je compte sur toi pour lui tenir les mains ; rien de plus, entends-tu ? c'est à moi qu'il appartient. Je t'avertirai en temps et lieu.

SCORONCONCOLO — Amen !

Acte IV, scène 11

LE DUC — Va donc chercher ta tante.

LORENZO — Dans un instant. (*Il sort.*)

LE DUC, seul — Faire la cour à une femme qui vous répond « oui » lorsqu'on lui demande « oui ou non », cela m'a toujours paru très sot et tout à fait digne d'un Français. Aujourd'hui surtout, que j'ai soupé comme trois moines, je serais incapable de dire seulement : « Mon cœur, ou mes chères entrailles », à l'infante d'Espagne. Je veux faire semblant de dormir ; ce sera peut-être cavalier, mais ce sera commode. (*il se couche. - Lorenzo rentre l'épée à la main.*)

LORENZO — Dormez-vous Seigneur ? (*il le frappe.*)

LE DUC — C'est toi, Renzo ?

LORENZO — Seigneur, n'en doutez pas. (*Il le frappe de nouveau. - Entre Scoronconcolo.*)

SCORONCONCOLO — Est-ce fait ?

LORENZO — Regarde, il m'a mordu au doigt. je garderai jusqu'à la mort cette bague sanglante, inestimable diamant.

Consigne :

partir des extraits proposés, rédigez un paragraphe qui explique la stratégie mise en place par Lorenzo.



Séance 4 Etape 2

LA VERITABLE HISTOIRE DE LORENZO DE MÉDICIS (1514-1548).

L'Italie est à ce moment livrée à deux influences contraires : celle de Charles Quint, qui soutient le pape et les petits princes italiens, et celle de François I^{er}, qui, par contrecoup, s'est rapproché des républicains.



Alexandre de Médicis, dit Alexandre le Maure (1510-1537)

Au début du XVI^e siècle, la république de Florence se trouve sous la tutelle de fait de la riche famille des Médicis, qui ont profité de la décadence florentine pour accaparer la charge de gonfalonier. Leur situation s'est encore affermie depuis l'élection d'un des leurs à la papauté sous le nom de Clément VII (1523). En 1527, les Florentins, mécontents de la domination des Médicis, profitèrent des difficultés entre Rome et François I^{er} pour les expulser et rétablir la constitution républicaine ; mais ils n'avaient pas les forces nécessaires, et, dès 1531, ils se rendaient sans résistance aux armées de Charles Quint massées à Bologne sur la demande du pape.

Celui-ci, dès la reddition de la ville, fait reconnaître comme duc de Florence son fils naturel, Alexandre, un mulâtre de vingt ans, stupide, cruel et débauché : il s'empresse de consolider les alliances en négociant le mariage d'Alexandre avec une fille de Charles Quint, alors âgée d'une douzaine d'années. Le nouveau duc et les favoris qu'il amenés avec lui ne tardent pas à mécontenter les Florentins, d'autant qu'on a construit une citadelle et que Charles Quint a envoyé des gardes allemandes pour surveiller la ville. Les anciennes familles républicaines, pour la plupart parentes des Médicis, se mettent à conspirer, mais sans grande activité.

Lorenzo de Médicis est alors âgé d'une vingtaine d'années. Né en 1514 de Pierre-François de Médicis, gentilhomme malade et un peu fou qui laissera sa famille dans la gêne, et de Marie Soderini, il connaît une enfance très agitée et reçoit une éducation désordonnée à la campagne, où la famille vit par économie. En 1525, le père meurt, et, bientôt après, la révolte de Florence oblige Marie et ses enfants à se réfugier à Venise, où ils vivent misérablement. Nous retrouvons Lorenzo familier de Clément VII à Bologne puis à Rome, où il a suivi le pape non pas pour le tuer, comme l'a imaginé Musset, mais pour vivre à ses crochets. Il en est expulsé en 1534 pour avoir mutilé les statues de l'arc de Constantin. Les raisons de cet acte demeurent mystérieuses ; quoi qu'il en soit, il rentre à Florence et s'installe auprès de sa mère dans une maison très misérable attenant au palais Médicis. Lorenzo ne tarde pas à se lier d'amitié avec le duc Alexandre en feignant de partager ses goûts crapuleux ou en les partageant réellement, ce qui lui vaut du peuple le surnom méprisant de Lorenzaccio. Il reste néanmoins en relations avec les agents de François I^{er}, les bannis et les conspirateurs, par l'intermédiaire de l'humaniste Philippe Strozzi. C'est dans ces conditions que, le 6 janvier 1537, il attire le duc dans un guet-apens et le tue.

Le meurtre d'Alexandre reste inutile. Les bannis et François I^{er} laissent éclater leur joie, mais n'arrivent à rien. Les Florentins demeurent passifs pendant que le cardinal Cibo négocie l'avènement de Côme de Médicis, cousin germain de Lorenzo, et l'opinion publique a vite fait de flétrir l'assassinat d'Alexandre. Cependant Lorenzo fuit vers Venise, puis vers la France, où il reste jusqu'en 1548, traqué par les espions de Côme. Il est assassiné par eux à Venise le 26 février 1548.



Palais des Médicis à Florence

Etude de la Didascalie initiale

PERSONNAGES

ALEXANDRE DE MÉDICIS, *duc de Florence*¹.
LORENZO DE MÉDICIS (LORENZACCIO²)
CÔME DE MÉDICIS. }
LE CARDINAL CIBO. } *ses cousins*
LE MARQUIS CIBO, *son frère*.
SIRE MAURICE, *chancelier des Huit*³
LE CARDINAL BACCIO VALORI, *commissaire apostolique*⁴
JULIEN SALVIATI.
PHILIPPE STROZZI.
PIERRE STROZZI }
THOMAS STROZZI } *ses fils*.
LÉON STROZZI, *prieur de Capoue*⁵
ROBERTO CORSINI, *provéditeur de la forteresse*⁶.
PALLA RUCCELLAI
ALAMANNO SALLVIATI } *seigneurs républicains*
FRANÇOIS PAZZI }
BINDO ALTOVITI, *oncle de Lorenzo*.
VENTURI, *bourgeois*.
TEBALDEO FRECCIA, *peintre*.
SCORONCONCOLO, *spadassin*⁷.
LES HUIT.
GIOMO LE HONGROIS, *écuyer du duc*.
MAFFIO, *bourgeois*.
DEUX DAMES DE LA COUR ET UN OFFICIER ALLEMAND. UN ORFÈVRE, UN MARCHAND, DEUX PRÉCEPTEURS et DEUX ENFANTS, PAGES, SOLDATS, MOINES, COURTISANS, BANNIS, ÉCOLIERS, DOMESTIQUES, BOURGEOIS, etc.
MARIE SODERINI, *mère de Lorenzo*.
CATHERINE GINORI, *sa tante*.
LA MARQUISE CIBO.
LOUISE STROZZI.



Florence, la place de la Seigneurie

1. Alexandre de Médicis a vingt-sept ans en 1537. Alors que les Florentins avaient chassé les Médicis du pouvoir en 1527 puis rétabli la constitution républicaine, il a été imposé comme duc de Florence par le pape Clément VII (Jules de Médicis) avec l'appui de l'empereur Charles Quint. Alexandre serait, selon la rumeur, fils de Clément VII.

2. Lorenzino de Médicis (1514-1548) a été chassé de Florence par la révolte contre les Médicis. Expulsé de Rome en 1534 pour avoir mutilé les statues de l'arc de Constantin, il est revenu à Florence. Il était surnommé Lorenzaccio : le suffixe « -accio » en italien est péjoratif tandis que le suffixe « -ino » est un diminutif.

3. Les Huit forment un des conseils du gouvernement florentin, exerçant le pouvoir judiciaire. Il juge les crimes politiques et de droit commun.

4. Émissaire du pape.

5. Responsable administratif au sein des chevaliers de l'ordre de Malte.

6. Gouverneur de la garnison allemande imposée par Charles Quint. Ses soldats font régner l'ordre à Florence depuis le rétablissement des Médicis en 1530.

7. Homme d'épée.

Consigne :

De quels éléments historiques Musset s'est-il inspiré ?

Soulignez en rouge les républicains et en bleu les partisans d'Alexandre.